

Breaking the Frame de Marielle Nitoslawska

André Roy

Numéro 166, mars-avril 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2014). Compte rendu de [*Breaking the Frame* de Marielle Nitoslawska]. *24 images*, (166), 64-64.

Breaking the Frame de Marielle Nitoslawska

Marielle Nitoslawska, née en Pologne et qui a étudié le cinéma à Lodz, est professeur de cinéma à l'Université Concordia. Elle a signé plusieurs films, dont des documentaires comme *Sky Bones* (1998) et *Bad Girl* (2001). Son long métrage *Breaking the Frame* (2012), qui s'est promené dans plusieurs festivals, se distancie des documentaires traditionnels par son aspect profondément expérimental, qui le rapproche des œuvres du cinéma underground américain. On n'en sera pas surpris, puisque des références dans le film renvoient directement à ce territoire cinématographique qu'a connu l'artiste multidisciplinaire Carolee Schneemann, dont Marielle Nitoslawska aborde l'œuvre prolifique.

Dans ce documentaire touffu, la cinéaste nous présente le travail accompli sur plus de cinquante ans de cette artiste américaine d'avant-garde qui a touché autant à la peinture et au cinéma qu'à la danse et à l'écriture. Pour ce faire, comme contaminée par la méthode et l'abondance hétérogène des réalisations de Schneemann, la cinéaste a recours à un dispositif varié par l'utilisation de différents supports d'enregistrement (du 8 mm à la vidéo) tirés



d'archives, d'extraits de performances, de photos, de peintures, de journaux, de *scrapbooks* et de textes de cette artiste américaine qui a déjà vécu à Montréal. De ces juxtapositions et collages d'images aux textures diverses, structurées de manière à souligner une cohérence avec le travail de Schneemann, résulte un film exploratoire, qui fait écho à la démarche foisonnante de la plasticienne.

En 100 minutes, Marielle Nitoslawka s'est ainsi donnée comme projet d'organiser la multiplicité formelle des œuvres (les artefacts comme les représentations publiques) en suivant une ligne biographique par l'ancrage du travail de l'artiste dans son lieu de production, sa maison en Nouvelle-Angleterre, au fil des saisons et des années. Multipliant les angles d'approche, qui s'appuient aussi sur

le son (les voix off de Schneemann et de Nitoslawska se croisant, les bruits extérieurs) et la musique, la cinéaste plonge littéralement dans le mystère du processus créatif. Il s'agit pourtant moins de l'expliquer que de l'exposer à travers un mouvement qui se veut unificateur entre les films, les chorégraphies, les performances, les collages (en 2D et 3D), les peintures éphémères (sur la neige, par exemple), les installations et les poèmes; que de chercher des échos entre toutes ces formes diverses et éclectiques; que de donner surtout l'impression que le film s'auto-génère, tout en s'apparentant au hasard de l'inconscient. Cette manière de mieux scruter un univers (œuvre et vie) prend ainsi parfois des allures de délire schizophrénique. Il y a de l'obsession chez Schneemann, et la cinéaste l'a très bien compris en agençant des éléments filmiques qui coïncident avec cette efflorescence créatrice et leur donnent leur propre unité esthétique, le tout construisant ici un puissant poème visuel. — **André Roy**

Présenté aux Rendez-vous du cinéma québécois, ce film prendra ensuite l'affiche au printemps à Montréal.

Il ventait devant ma porte de Pierre Goupil et Renald Bellemare

Pierre Goupil occupe une place à part dans le cinéma québécois: une sorte d'ermite peut-être, mais que personne ne peut lui contester depuis l'apparition, en 1985, de *Celui qui voit les heures*. Ce petit film fauché, avec ses images d'un Montréal insoupçonné et son ton ironique, était le geste d'un véritable cinéaste, aussi touchant qu'original. Depuis lors, pour des raisons qu'explique le nouveau film qu'il vient de signer avec la collaboration de Renald Bellemare, Goupil s'est fait rare: quelques apparitions dans des films d'amis et un film de sa main, *La vérité est un mensonge*, en 2000.

Il ventait devant ma porte, autoportrait en forme de dérive, reprend le personnage de Goupil là où on l'avait abandonné dans les films précédents, en explicitant la raison du côté tragique de son quotidien: il vit depuis nombre d'années avec ce qu'il nomme élégamment «une maladie de l'âme» et que la médecine étiquette «bipolarité». Le film est une longue confession à l'occasion de laquelle, à travers des rencontres avec des amis (son directeur

photo Michel Laveaux, ses camarades de la Casa Obscura), sa mère, un médecin spécialiste de cette terrible maladie et l'écrivain François Harvey, lui-même atteint de bipolarité, Goupil refait son propre portrait, sans complaisance, mais avec un désir évident de nous sensibiliser à la situation de tous ceux qui, comme lui, font face à la maladie mentale.

Il ventait... se présente donc comme un documentaire, mais c'est un documentaire joué. Ici, comme dans les beaux films du belge Boris Lehman, le cinéaste interprète son personnage et ne se contente pas de le filmer objectivement. Goupil, parlant de sa maladie et des symptômes psychotiques qui interrompent périodiquement sa vie, dit: «je me bâtis des décors». Nous pourrions presque dire qu'il construit sa propre mythologie, histoire de faire échec au poids de la solitude qui lui pèse souvent. Mais cet homme blessé est un créateur et s'il s'avoue «endurci par la douleur» et les séjours répétés à l'hôpital, il n'en arrive pas moins à survivre «au-delà des larmes» et à faire de sa vie «un grand jeu» qui nous émeut profondément.



Assurément réalisé avec des moyens limités, *Il ventait devant ma porte*, aurait néanmoins gagné à être un peu plus inventif dans sa forme: était-ce si nécessaire de filmer aussi platement les rencontres qui se succèdent comme dans une enquête – à l'exception de la visite à la mère qui, tout à coup, trouve un espace et une vie à soi. Pourtant le plan de Pierre Goupil sous la neige racontant son expérience de camelot nous dit que c'était possible et que le prochain film, que nous souhaitons ardemment, pourrait être encore plus étonnant. — **Robert Daudelin**

Présenté aux RVCQ, ce film prendra ensuite l'affiche à la fin de l'hiver à Montréal.